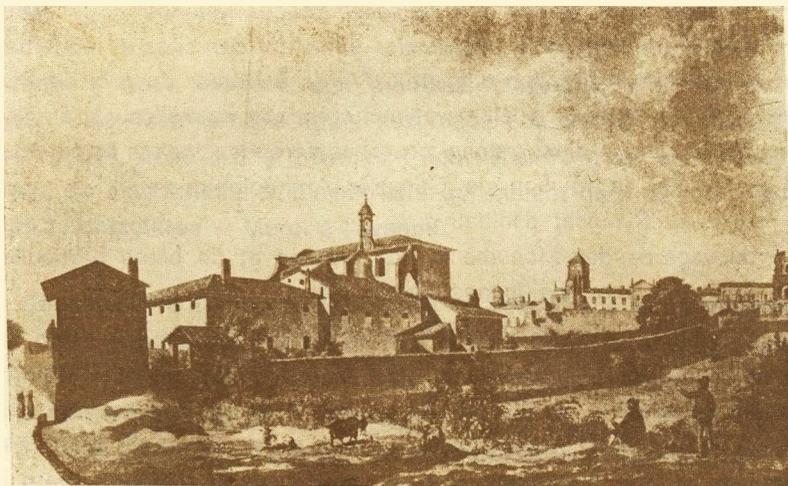


BULLETIN DES AMIS DU VIEIL ARLES

POUR LA PROTECTION DE SON PATRIMOINE HISTORIQUE ET ESTHÉTIQUE
Siège social temporaire : chez M. Garagnon - Rue Germaine Richier - 13200 ARLES
Téléphone 96.17.94

Première série - N° 21 Prix : 4 F. 50

Bulletin trimestriel - Juin 1976



L'HOSPICE DE LA CHARITÉ

D'après une aquarelle de E. Tassy (Musée Réattu)

Sommaire

Éditorial	page 1
Promenade au temps passé (suite)	page 2
Arles (poème)	page 7
L'amphithéâtre d'Arles	page 8
Les noms des rues d'Arles au bon vieux temps	page 17
Les grandes pages de l'histoire d'Arles en Provence	page 18
Chateaubriand et la Provence	page 22

ÉDITORIAL

Notre association enregistre, en ce magnifique printemps provençal – est-ce un heureux présage ? – un succès que des esprits chagrins reléguaient aux calendes grecques : nous avons enfin un siège social dans les locaux dits de « Sainte-Luce » et actuellement incorporés à la maison Pablo Neruda. Nous pensons y tenir la prochaine réunion de notre conseil d'administration. Nous allons pouvoir y transporter nos archives, notre comptabilité et notre secrétariat.

Nos remerciements vont à la municipalité d'Arles qui s'est chargée d'une partie de la remise en état de ce local, à M. l'architecte des Monuments historiques, dont la participation technique a été déterminante pour l'achèvement des travaux, et aussi, bien entendu, à nos adhérents qui, en nombre croissant, nous soutiennent en versant dans notre escarcelle plus que le montant de l'abonnement annuel au bulletin.

Mais il nous manque des meubles, classeurs, armoires et des sièges. Aussi faisons-nous appel aux âmes charitables car, malgré les aides reçues, nous avons gravement écorné notre avoir pour payer les travaux de maçonnerie et d'électricité qui étaient hors de nos « possibilités bricolagères ». Merci à l'avance.

Ce deuxième trimestre de l'année va revêtir une autre importance pour notre association : c'est en mai que se réunit à Arles le congrès archéologique au cours duquel sera inaugurée une plaque commémorative des travaux de M. F. Benoit sur le site de la fameuse meunerie romaine de Barbegal. C'est à nous qu'est revenu l'honneur de recueillir les fonds destinés à l'achat de cette plaque ainsi que sa commande à un marbrier d'Arles. Le texte en a été composé par l'écrivain et archéologue bien connu, M. H.-P. Eydoux. Il sera rendu compte ultérieurement de cette inauguration.

Voilà donc une année bien commencée, espérons qu'elle se poursuivra sous les mêmes heureux auspices.

Le président,
R. VENTURE.

Promenade au temps passé

(Suite)

Comme les rues Gilles-du-Port et Pierre-Saxy, perdues dans le Trébon, la rue Laurent-Bonnemant où nous revenons aujourd'hui évoque aussi le souvenir d'un prêtre arlésien que nous tenons à vous faire mieux connaître car, dès sa jeunesse, il employa tous ses loisirs à la recherche et à l'étude de tout ce qui pouvait intéresser l'histoire de notre ville, et son œuvre sera toujours pour nous une source intarissable de précieuse documentation.

En 1741, il naquit à la Roquette, rue de Varadier, aujourd'hui rue du Bac, dans l'hôtel des Fermes du Roy dont Claude Bonnemant son père était contrôleur fiscal sur les huiles, ou peut-être, dans la maison que ce dernier avait achetée devant l'église Saint-Martin.

Prêtre exemplaire, il gagna bien vite l'estime et la confiance de Monseigneur du Lau, et quand déferla sur notre pays la tempête révolutionnaire, il refusa d'accepter la constitution civile et « schismatique » du clergé que voulaient imposer à l'Église les nouveaux principes de la liberté républicaine.

Inscrit sur la liste des réfractaires, pour éviter l'emprisonnement et peut-être l'échafaud, avec le fruit de ses patientes recherches, il se réfugia dans les États du duc de Savoie d'où il ne put revenir qu'en 1797. Mais, toujours pros crit, il habita discrètement d'abord chez un boulanger rue de la Grande-Boucherie – du 4-Septembre –, puis, rue de la Miséricorde – de la Bastille – chez son neveu Laurent Lyons dont la maison, aujourd'hui bureaux de la sous-préfecture, était autrefois l'imprimerie du journal conservateur **Le Forum républicain** et avant, l'atelier de ferronnerie Noyer Lemercier.

C'est là qu'il mourut en 1802, sans avoir pu rentrer en possession de ses archives sur lesquelles, heureusement, veillait à Nice un Arlésien, M. Louis Gibert, avocat, l'un de ses compagnons d'émigration. C'est grâce au fils de ce dernier que notre ville retrouva ce précieux dépôt.

Né en 1800, Jacques Gibert n'avait que 22 ans quand MM. de Jonquières et de Giraud, alors maires d'Arles, lui confièrent, malgré son jeune âge, le soin et le souci de fonder et d'organiser notre bibliothèque municipale que pendant cinquante années il ne cessa d'enrichir. Sous l'administration de M. de Chartrouse, il fit le voyage de Nice, toujours aux ducs de Savoie, d'où il put enfin rapporter toute l'incalculable documentation que l'abbé Laurent Bonnemant avait si passionnément réunie.

Aujourd'hui, où tant de noms étrangers fleurissent dans notre ville, ne croyez-vous pas que, dans notre palais archiépiscopal, une plaque devrait rappeler celui de cet Arlésien authentique, Jacques Gibert, fondateur et de 1822 à 1872, conservateur de notre bibliothèque ?

Quant à l'église Saint-Laurent dont l'abbé Bonnemant fut le dernier vicaire, elle est aujourd'hui la plus scandaleusement profanée parmi les églises mortes de notre cité.

Siège autrefois des corporations des pêcheurs, des marins, des gardians, des teinturiers de la Roquette, elle conserve sous les fauteuils de son cinéma quantité de pierres tombales dont nous parlait non sans émotion et tristesse le regretté M. Guiguet. Comme Saint-Julien et Sainte-Croix, elle avait aussi son cimetière. Nous en avons vu quelques sépultures quand, pour édifier la banale construction de l'école Marie Curie, on détruisit jusqu'à ses fondations la belle maison à porte cintrée, fenêtres Renaissance et grand vestibule voûté qu'aujourd'hui, la vigilance des Amis du Vieil Arles aurait peut-être sauvée.

Au XVI^e siècle, elle appartenait à la puissante famille de Balbs dont la fortune rivalisait avec celle des plus riches armateurs génois, et dont une branche avait habité jadis la maison que possèdent maintenant les religieuses augustines. Mais, en 1518, par mariage, elle passa dans la Maison d'un seigneur de Saint-Martin qui la garda fort peu, puisqu'en 1560, sa veuve, née de Balbs, la légua par testament à Nicolas d'Aiguières. Enfin, au tout début du XVII^e siècle, Phélise d'Aiguières s'unit aux de la Tour, et bientôt, ce qu'on appellerait aujourd'hui un fait divers vint défrayer la chronique.

Un vieux proverbe provençal disait autrefois : « Marido te dins ta carrièro, e se lou pos, dins toun oustàu. », « Marie-toi dans ta rue, et si tu peux, dans ta maison ». Aussi, les grandes familles de notre ville étaient toutes apparentées. C'est ainsi que Marie de La Tour était la tante de Jacques d'Arlatan.

Nous ne vous conterons pas les méfaits de ce mauvais sujet, d'autres l'ont fait avant nous, et si nous parlons de sa mort tragique, c'est pour essayer d'en mieux préciser les lieux.

En 1622, ce jeune dévoyé avait projeté de s'approprier la riche argenterie de sa tante, mais celle-ci prenait ses précautions, et chaque nuit, un de ses domestiques veillait sur le mur du jardin. On ne badinait pas alors avec les forces de « dissuasion »... et c'est ainsi qu'un beau soir, par mousquetade, le cuisinier de Mme de La Tour tua le jeune seigneur dont le corps, dit la chronique, resta jusqu'au matin au milieu de la rue.

Il nous semble peu probable que les fréquentes rondes du guet ne l'aient pas aperçu plus tôt. Et d'ailleurs, il n'y avait pas de mur sur la rue. Mais entre l'hôtel de La Tour, aujourd'hui école et cour Marie Curie, et la grande maison alors aux d'Arlatan, seigneurs d'Avignon, maintenant, Vailhen-Remacle, il y avait une étroite rue non passante, un vrai « pas de cat » qui se prolongeait jusqu'à l'angle de l'actuelle place Paul-Doumer et de la rue de la Roquette. C'est au long de ce « pas de cat » que s'élevait le mur du jardin. Il est donc beaucoup plus vraisemblable que Jacques d'Arlatan soit tombé dans cet étroit passage plutôt qu'au milieu de la rue.

Mais il est temps de quitter cette rue Saint-Laurent – en 1794, « rue des Patriotes » – ceux qui n'étaient pas aux armées... et d'aller plus avant dans la Roquette.

Par la rue du Roure, autrefois de Monsieur-Borel, nous joignons la rue des Frères-Vieux qui mène à l'angle sud-est du Planet de Bourguignon – Baudanoni.

Bien qu'avant 1640 il n'ait aucune communication avec la rue des Grands-Augustins, aujourd'hui de la Roquette, il n'était pas sans importance, car c'était l'aboutissement de la rue des Douaniers dont la difficile et lourde charge était de contrôler tout le commerce du port, et de la rue des Salines où s'enrangeait le sel récolté aux embouchures du Rhône. Il y avait aussi place pour la célèbre auberge de la Salamandre protégée par les seigneurs de Quiqueran. Comme la rue des Salines, elle s'ouvrait sur le Planet non loin de la Teinturerie Vieille où les capitaines marins, les patrons de barques, les pêcheurs des étangs venaient plonger les voiles de leurs bateaux dans des bains d'argile rouge, comme naguère, nous l'avons vu faire encore chez les pêcheurs de la côte. Aussi le Planet de Bourguignon justifiait-il, dans les remparts, l'ouverture d'une porte dite de Sainte-Croix.

Mais en 1640, pour le joindre au centre de la Roquette, on détruisit quelques maisons qui le fermaient au sud, établissant ainsi l'actuelle rue de Baudanoni, jadis « Roubion », nom d'un de ses principaux habitants.

Par la rue du Grau qui longe au nord la grande maison d'Antonelle, il communiquait aussi avec la rue Sénebier que nous retrouverons tout à l'heure.

Mais d'abord, essayons de comprendre ce mot du « Grau » qui, dans notre langue provençale, signifie chenal, reliant deux plans d'eau – Grau du Roi, Grau d'Agde – ce n'est certes par le cas dans notre ville. Une autre explication serait possible car, au temps où les maisons des pêcheurs et la demeure seigneuriale des Antonelle ne

connaissaient pas les commodités du tout à l'égout, il y avait dans les Andrones – petites rues peu fréquentées – des cuves ou graus, pour recevoir les eaux polluées. Mais, pour chercher un sens plus honorable, ce mot signifie aussi, toujours dans notre langue, un degré d'escalier qui indiquerait dans cette rue un possible dénivellement du sol. Enfin, et c'est peut-être la solution de l'énigme, on donnait parfois ce surnom aux habitants des Saintes-Maries-de-la-Mer, d'où alors, l'habitation d'un Grau des Saintes.

Quoi qu'il en soit, nous voilà dans la rue Sénébier, d'abord carriéra et courtieu Founiety. Était-ce là le nom d'une famille, ou le sobriquet provençal d'un notoire boudeur ?

Plus tard, attirés par le commerce du port, les Goin-Senebier originaires des Baux s'y établirent et comme vite ils devinrent de riches marchands, le courtieu – impasse – resta Founiety et la rue prit le nom de Sénébier.

La rapide notoriété de cette famille lui valut dans notre ville d'honorables charges et des alliances distinguées. Joseph Sénébier, avocat, procureur au siège, épousa Jeanne Couvet ou Couvay, peut-être sœur du célèbre graveur arlésien. Mais, vers le milieu du XVIII^e siècle, Pierre Sénébier, né à Arles en 1715, ayant embrassé la religion protestante, dut s'établir à Genève où, professeur de mathématiques et de sciences, il écrivit différents traités sur la comptabilité commerciale. Tandis que son fils Jean, distingué naturaliste et membre de plusieurs sociétés savantes, fut bibliothécaire de Genève où il mourut en 1809.

Après cette petite digression généalogique, faisons une brève apparition sur le port où nous cherchons vainement notre goélette, fulgurante réminiscence de notre flotte arlésienne. Mais, hélas !, la « Liberté » a déjà mis les voiles..., et cachons vite notre déception dans la rue des Pilotes.

Ces habiles marins guidaient mieux qu'aujourd'hui nos gracieuses allèges et nos lourdes tartanes dans les difficiles passes et les ensablements du Rhône... De leurs bruyantes chansons et parfois même de leurs bagarres, ils animaient aussi la rue Croix-Rouge où nous les suivons.

Sur la maison qui porte aujourd'hui le n° 4, il y avait naguère encore une croix de bois peinte en rouge et scellée à 60 cm environ du sol. Que signifiait-elle ? Peut-être évoquait-elle quelque atrocité révolutionnaire, quelque tragique assassinat, ou venait-elle tout simplement d'un feuilleton écrit par M. Fäisse dans **Le Forum Républicain** ?

Mais ne nous laissons pas arrêter par de vaines suppositions, et dirigeons-nous vers le Planet de Boucicaud. Les façades que nous rencontrons sont tellement reprises aujourd'hui qu'il nous est difficile de les identifier.

Il y avait à droite, une maison appartenant à l'Ordre de Malte. Elle confrontait au midi l'hôtel des Porcelet de Fos dont notre rue porta longtemps le nom, en même temps que celui de « Maître Roubert », procureur au siège, qui habitait au n° 11.

Le dernier seigneur de Fos avait un caractère si ombrageux, si taciturne, qu'il mourut dans la solitude et on ne sait pas grand-chose de lui sinon que sa demeure contenait d'intéressantes décorations. En 1745, elle était habitée par Guillaume Pomme, médecin, dont la fille Thérèse épousa un Meiffren Laugier, futur baron de Chartrouse, tandis que son neveu était le célèbre docteur Pomme.

En 1791, elle abrita la Chambre des « Anti-politiques » dont l'appellation masquait bien peu la virulence. Naturellement, la rue de monsieur de Fos devint la « rue du Travail » et sur le linteau de la porte, le « Chambre des Anti-politiques » vint remplacer les armoiries de cette antique famille.

À notre gauche, la rue Waldeck-Rousseau naguère encore « du Bureau-de-Tabac », rejoint par un coude en équerre la rue de la Roquette et, avec la partie méridionale de la rue Croix-Rouge, encadre l'hôtel des Icard-Pérignan. Nous le retrouverons quand nous irons visiter les églises Saint-Césaire et Sainte-Croix.

Mais c'est vers le couchant que nous terminerons ce soir notre promenade à travers les âges. La petite place triangulaire où nous arrivons maintenant changea si souvent de nom qu'elle dérouterait bien des promeneurs. Depuis peu « place Génive », elle est toujours pour les vieux Roquetiers le « Planet d'Anayet ».

De 1750 à 1757, le consul de Boucicaud maintint l'ordre pendant les calamités publiques et son nom la désigna jusqu'à la Révolution. Mais les marins du Rhône comme les pêcheurs du Plan du Bourg ne l'appelaient pas autrement que « Planet de l'Oulme », à cause du gros orme qui, jadis, l'ombrageait. En 1794, elle devint « Planet de l'Opinion » au singulier bien sûr car, il est vrai qu'à ce moment-là, il était permis de n'en avoir qu'une.

Quant à la rue Génive, prolongée depuis peu jusqu'au boulevard Clemenceau, bien qu'elle soit autrefois la plus importante voie de pénétration au cœur de la Roquette, nous n'avons encore rien trouvé qui nous permette d'établir la personnalité de son parrain et de vous raconter son histoire.

La plupart des maisons sans caractère qui la bordent au levant, ne sont que les dépendances des hôtels de la rue Croix-Rouge et, depuis longtemps, les pittoresques boutiques des maraîchers ont disparu.

Aussi, sans nous attarder, suivons-la jusqu'à la porte qui la fermait autrefois et près de laquelle s'ouvraient à l'est, sur le quai, les greniers à sel de la Commune. Trois fois par semaine, et malgré l'impôt si décrié de la gabelle, les édiles de notre cité qu'on appelait alors Consuls, y faisaient distribuer par les « grénétiers », à un prix très modique, la quantité de sel nécessaire à chaque famille. Heureuse époque où il était avec le fisc des accommodements !

Mais nous vous avons promis d'arrêter ici ce soir notre promenade. Nous voilà tout près du Rhône... retrouvez-y bien vite « la Liberté »... nous vous souhaitons beau temps, et surtout bon vent pour votre croisière de vacances.

VAILHEN-REMACLE.

(à suivre)

Arles

Mollement étendue le long du fleuve altier,
Dans l'abandon heureux de longues épousailles,
Quand les derniers rayons embrassent Trinquetaille
C'est au soleil couchant qu'il faut la contempler.

Dans les remous d'argent du flot, éparpillés,
Une écharpe de sang s'effiloche et s'éraïlle
L'ombre gagne déjà les antiques murailles
Un bronze ancien bourdonne au sommet d'un clocher.

Aux Alyscamps c'est l'heure où les lourdes nacelles
Appareillant sans fin pour les mers pérennelles
Attendent vainement un vent cyclopéen.

Au théâtre romain, quelque étranger s'étonne
De voir, aiguille noire, au cadran des gradins, marquant
un jour de plus, l'ombre des deux colonnes.

Hélène RIVIÈRE.

L'Amphithéâtre d'Arles

« Dans l'immense théâtre élargi en ellipse et qui découpe un grand morceau de bleu, des milliers de visages se serrent sur les gradins en étages...

« De là, comme d'une cuve gigantesque, montent des huées joyeuses, des éclats de voix et des fanfares volatilisées, pour ainsi dire, par l'intense lumière du soleil...

« Ainsi peuplée et animée, la ruine semble revivre... »

Alphonse DAUDET.



P. MARION.

FONDATION DE LA COLONIE D'ARLES ET

PREMIERS PLANS D'URBANISME

Colonie romaine fondée en 46 avant Jésus-Christ, sur une implantation hellénistique préexistante, Arles devait recevoir un groupe de vétérans de la VI^e légion¹. La construction de douze navires de guerre par les charpentiers de marine d'Arles avait contribué largement au succès du siège que César infligea aux Marseillais alliés à Pompée. Après la chute de Marseille, en 49, la reconnaissance de César alla jusqu'à déposséder Marseille au bénéfice d'Arles.

À la mort de César, la colonie subit les pressions de Marseille qui revendiquait ses anciennes possessions. Octave, le futur Auguste, allait faire d'Arles une ville éclatante. Elle reçut le nom de **Colonia Julia Paterna Arelate Sextanorum** comme fille de César et de la VI^e légion.

La fondation d'une colonie romaine est un acte à la fois politique et religieux. Ce n'est pas Jules César lui-même mais, précise Suétone, un de ses questeurs², Tiberius Claudius Nero (le père de l'empereur Tibère), qui, venu de Rome, a repenté la ville et planté le repère central.

Cette fondation est matérialisée par le tracé d'un quadrillage urbain dont l'orientation est déterminée par la position zénithale du soleil. L'étude de la déclinaison des axes de la ville (**cardo maximus, decumanus maximus**) permet de savoir qu'elle a été fondée à l'automne, probablement le 21 septembre, jour de l'équinoxe.

Ce quadrillage délimite des îlots ayant à peu près 50 m de côté. Dans cette trame est prévue l'implantation des édifices publics. Ainsi, le théâtre (terminé seulement entre 20 et 15 av. J.-C., sous Auguste) s'inscrit de façon admirable dans le quadrillage dont il occupe six carreaux. Il en est de même pour les cryptoportiques et le forum, les thermes du sud, les deux temples qui, au nord et au sud de la porte d'Auguste³, encadrent la partie haute du Castrum. Il est curieux de noter que les thermes de Constantin, qui datent du IV^e siècle, ne sont sans doute que la reconstruction d'un monument qui existait dès le I^{er} siècle puisqu'ils s'inscrivent dans le premier plan d'urbanisme.

En cette période, les guerres civiles s'estompent à peine. La Provence n'est pas totalement pacifiée et connaît encore des troubles. Cette insécurité commande la construction d'un rempart. Arles possède déjà une défense naturelle : son rocher. Les Romains sont assez réalistes pour y adapter leur rempart. C'est la raison pour laquelle le **castrum** (camp militaire) d'Arles a un tracé entièrement appliqué au rocher. Le rempart n'était rectiligne que dans la partie aujourd'hui détruite.

Cent ou cent cinquante ans après, vers la fin du I^{er} siècle ap. J.-C., un deuxième plan d'urbanisme apparaît. Il y a donc eu une seconde époque d'Arles, placée à la fin du règne des Flaviens ou au début des Antonin : Vespasien, Titus, Domitien, peut-être Trajan.

La **Pax romana** est bien établie ; la Narbonnaise, la Provincia, la Provence est entièrement dépourvue de troupes. C'est une province civile ; le **castrum** et des fortifications aussi importantes n'ont plus de raison d'être. On rase la partie nord du rempart et, à la place de l'ancien **castrum** ainsi récupérée, on voit s'édifier un très beau monument : l'amphithéâtre.

L'axe nord-sud de cet édifice fait un angle très net avec l'ancien **cardo**, et le prolongement de cet axe (l'actuelle rue de l'Amphithéâtre) vient sur les bords du Rhône aboutir exactement à l'endroit où, dans le quai, se trouvent encore les ruines de la culée du pont romain.

Ce nouveau plan d'urbanisme comprend donc la construction de l'amphithéâtre orienté vers un pont de barques décrit par Casiodore (**tabulatum pontem**) et représenté par une très belle mosaïque à Ostie.

À la fin du I^{er} siècle ap. J.-C., le **decumanus** est nettement incurvé pour aller au cirque.

Avec le théâtre, l'amphithéâtre et le cirque tenaient une place importante dans la vie arlésienne. Aux représentations théâtrales s'ajoutaient les combats de gladiateurs et de fauves, les courses de chars et les pugilats qui avaient la faveur du peuple.

1- Se référer aux incomparables travaux de M. F. Benoit.

2- Les « **Quaestores classici** » étaient des magistrats chargés de fonctions financières.

3- Entrée est du **castrum** flanquée de deux tours (face au cimetière actuel).

DATATION

La datation de l'amphithéâtre d'Arles a été une tâche difficile. Les archéologues, les historiens et les architectes qui se sont penchés sur ce problème ont tour à tour apporté des éléments qui nous permettent aujourd'hui de donner des précisions.

C'est certainement à l'époque de Claude Néron que les arènes de Nîmes ont été construites⁴. Une ambition équivalente allait doter Arles d'un édifice du même ordre. Malgré sa ressemblance avec l'amphithéâtre de Nîmes, celui d'Arles en diffère par plusieurs points. En fait, il semble qu'il y ait eu une véritable adaptation du monument à la ville en tenant compte d'une conjoncture locale. La construction d'un amphithéâtre tel que celui d'Arles est une longue et coûteuse opération pouvant durer 30 ou 40 années. Il apporte un élément nouveau au prestige d'une ville romaine déjà dotée de somptueux monuments.

— Dès le I^{er} siècle, on trouve dans une épitaphe : « **Negociator familiae gladatoriae** » (marchand de gladiateurs) ; des textes de la même époque parlent de jeux donnés en Arles, « **ludi athletor** » (jeux d'athlètes), mais il n'y est pas fait mention d'un amphithéâtre,

— Deux inscriptions identiques mises au jour lors du dégagement du sous-sol de l'amphithéâtre de Nîmes présentent des caractères tout à fait différents de ceux de l'époque augustéenne⁵. Ces inscriptions sont peut-être la signature de l'architecte du monument : **F. Crispivs Rebvrvs fecit**. À Arles, aucune inscription ne permet de connaître le réalisateur ou le donateur de l'amphithéâtre⁶.

— L'orientation même de l'édifice en direction du pont de bateaux et du quartier de Trinquetaille marque une expansion de la ville. L'axe principal de l'amphithéâtre n'est pas parallèle au **cardo**. Il est donc postérieur au premier plan d'urbanisme, aux cryptoportiques et au théâtre.

— On a trouvé dans les substructions du monument, sous la porte nord, le rempart primitif qui a servi d'assise à la construction.

— En 1946, de nombreux tessons de céramique du I^{er} siècle ap. J.-C. ont été découverts à l'est de la porte nord. D'autres tessons de céramique, trouvés en 1951 par J. Latour dans la partie éboulée en avant de la même porte, ont été datés avec plus de précision : ils ne sont pas antérieurs à 80 ap. J.-C.

Le résultat de ces deux fouilles a permis d'affirmer que le soubassement de l'amphithéâtre existait dans le dernier quart du I^{er} siècle ap. J.-C. puisque le comblement des alvéoles n'est pas antérieur à 80 ap. J.-C., ce qui indique une époque tardive pour l'érection de l'amphithéâtre : celle des Flaviens. Le mode de construction et le plan très élaboré de l'amphithéâtre d'Arles sont comparables à ceux des grands amphithéâtres, le Colisée par exemple.

4- Le ravalement final de la façade de l'amphithéâtre de Nîmes a pu être interrompu par les troubles de l'insurrection de Julius Vindex en 68 après J.-C. ; le monument aurait été à peu près achevé alors.

5- Onciale du premier siècle de notre ère.

6- Peut-être, comme à Pompéi, fut-il élevé aux frais d'un particulier ou plus vraisemblablement, a-t-il été financé par le Trésor impérial.

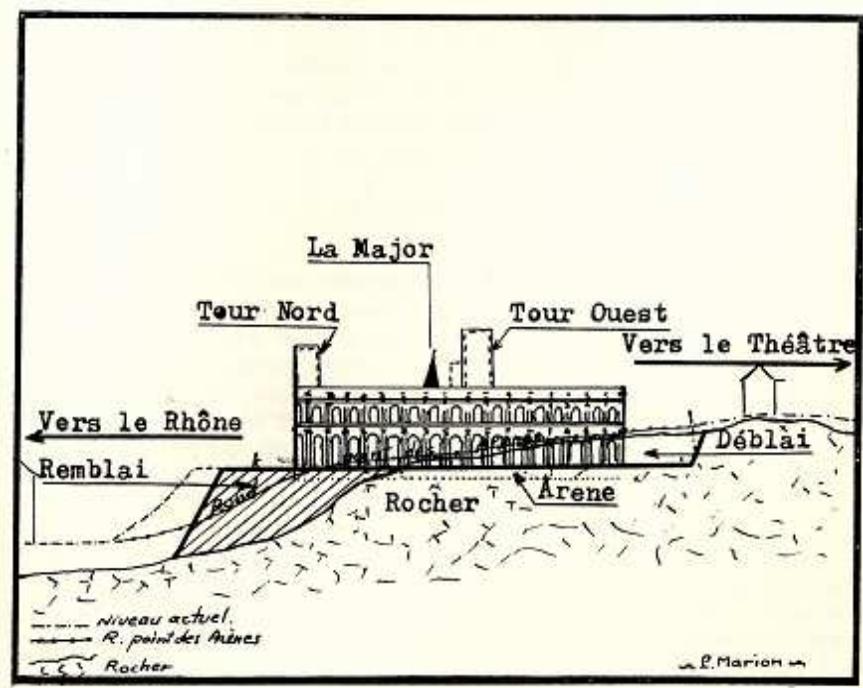
STRUCTURE ET CONSTRUCTION

Situation : Le plateau sur lequel repose l'amphithéâtre a été creusé à même le rocher à l'ouest et au sud, tandis que la partie nord était remblayée. L'arène elle-même a été profondément taillée dans le rocher. La porte nord de l'amphithéâtre se trouve ainsi à 16 m d'altitude, en élévation par rapport à l'arène actuelle.

Tracé : le monument ressemble à deux théâtres accolés. L'amphithéâtre affecte la forme d'une ellipse alors qu'en réalité il adopte une courbe à plusieurs foyers. Ce tracé permet d'obtenir des rangées de gradins rigoureusement parallèles. Le périmètre extérieur, ainsi que celui de l'arène, a été divisé en soixante parties. La jonction de ces divisions deux à deux a donné des couloirs et des voûtes biais

Dimensions :

Grand axe	136,15 m
Petit axe	107,62 m
Grand axe de l'arène	69,26 m
Petit axe de l'arène	39,82 m
Hauteur du portique	21,40 m
Hauteur de la tour du couchant	30 m
Superficie de l'arène	2 166 m ²
Superficie totale	11 505 m ²



L'amphithéâtre d'Arles, à peine plus vaste que celui de Nîmes, est classé 20^e sur une liste très incomplète de 70 amphithéâtres⁷.

Origine des matériaux : Ce luxueux monument a été réalisé avec de grands blocs de calcaire provenant des carrières des Baux, de Fontvieille et des Alpilles. Passant entre le Castelet et Montmajour, les convois transportant ces pierres ont laissé dans le rocher des ornières encore visibles. Ces blocs ont été ajustés sans liant leur seul poids suffisant à les maintenir en place. Seuls les murs intérieurs sont en petit appareil.

Le portique : Le portique se compose de deux étages de 60 arcades superposées qu'un attique, détruit en majeure partie, couronne. Les arcades sont très irrégulières. La recherche des points les plus favorables de la roche sous-jacente, pour élever les larges piliers qui séparent les bandeaux des arcades, explique cette particularité. C'est également pour cette raison que l'on se trouve en présence d'arcs de plein cintre, surhaussés ou surbaissés suivant le cas. Une arcade pénètre même dans l'architrave, tout près de la porte sud. Sans doute est-ce pour une raison de cet ordre que la porte sud est légèrement inclinée par rapport au grand axe. L'arène étant creusée dans le rocher, une économie importante a été faite sur la hauteur du portique.

Les portes secondaires ont 3,40 m de largeur moyenne. Les portes principales ont 4,80 m d'ouverture et se trouvent aux extrémités des grands axes de l'édifice. Au nord et au sud, sur le grand axe, des rampes inclinées mènent aux portes percées dans le soubassement du mur du podium. La porte ouest s'ouvrait sur un escalier monumental dont les traces sont encore visibles dans le rocher. Cet escalier mettait le monument en liaison directe avec le centre de la cité : le forum⁸.

La façade est remarquablement conservée. Les pierres sont appareillées sans liant dans les murs, les arcades et les voûtes à claveaux. Les demi-colonnes accolées aux piliers du premier étage sont de style corinthien, surmontées de chapiteaux à larges palmes (feuilles d'eau du genre nymphéa) plus sobres que ceux qui proviennent du portique du forum. Il nous reste dans la partie sud-ouest un bel exemple de cette décoration. Une balustrade fermait les arcades du premier étage et tenait lieu de garde-fou⁹.

Les piles doriques du rez-de-chaussée sont surmontées de chapiteaux du même ordre en forme de dé avec tailloir. Un entablement non sculpté, formant ressaut au droit des chapiteaux, court au-dessus des arcades. Contrairement à l'amphithéâtre de Nîmes, où la taille des parties basses de la façade n'est pas achevée, les piles doriques sont ici terminées¹⁰. Il n'y a pas de discontinuité.

L'ordonnance de la façade est sévère. L'éclairage crée un équilibre saisissant.

LES ACCÈS

A) Les galeries du rez-de-chaussée.

1) Galerie extérieure : au rez-de-chaussée, les arcades du portique donnent accès à une vaste galerie. Le plafond de cette galerie était constitué par d'énormes dalles de pierre restant en blocage de part et d'autre dans des rainures pratiquées à même la maçonnerie. L'effet de finition est plus grec que romain et montre que l'influence de la première civilisation est très forte. Dans la partie ouest de ce couloir on lit sur un pilier (de la neuvième arcade à compter de la porte nord) une inscription en lettres capitales que L.-A. Constans interprète « ARELATES SES AVE FELICITER » (Arles accueille les siens et les rend heureux). J. Formigé avait relevé : « ARELATES SES AVE T.E.S.OPER ». Peut-être faut-il comprendre : « ARELATES SES AVE TES.OPES » comme un salut reconnaissant à Arles et à sa puissance¹¹.

Quoi qu'il en soit, cette inscription peu soignée exprime la grande satisfaction d'un étranger lors de son passage dans la ville peut-être à l'occasion de jeux donnés dans l'amphithéâtre.

Une arcade sur deux mène à la galerie intérieure du rez-de-chaussée, l'autre contient un escalier montant à l'étage supérieur d'où se détachent sous des voûtes rampantes des escaliers conduisant aux vomitoires qui débouchent dans la **cavea**.

2) Galerie intérieure : La galerie du rez-de-chaussée est mise en communication par trente couloirs voûtés avec une galerie intérieure concentrique de laquelle on accédait de plain-pied au **podium**. Des couloirs et des escaliers desservaient les 1^{er} et 2^e **precinctiones**.

7- J. Formigé in *Revue archéologique*, 1964, II, 2, p. 113.

8- Liaison assurée par le **decumanus maximus** (sans doute une partie de la rue Diderot, la rue de la Bastille, la rue Nicolay et le midi de la rue Favorin).

9- Il n'en reste que trois éléments à Nîmes dont l'un est décoré d'un combat de gladiateurs.

10- Les Romains ravaient la façade des monuments après les avoir érigés. Cette technique leur permettait lors de l'édification même de l'édifice de s'attarder au travail d'ajustement des blocs et des moellons sans se soucier de l'aspect extérieur de la maçonnerie. À Nîmes, le ravalement de la façade a peut-être été interrompu par les troubles de l'insurrection de Julius Vindex en 68 ap. J.-C.

11- Je remercie le R.P. Brocarel dont les conseils autorisés m'ont permis de traduire cette inscription.

B) Galerie d'entresol.

De la galerie extérieure du rez-de-chaussée partent des escaliers qui mènent à la galerie d'entresol. Cette galerie dessert la galerie extérieure du premier étage et le deuxième **moenianum**.

C) Les galeries du premier étage.

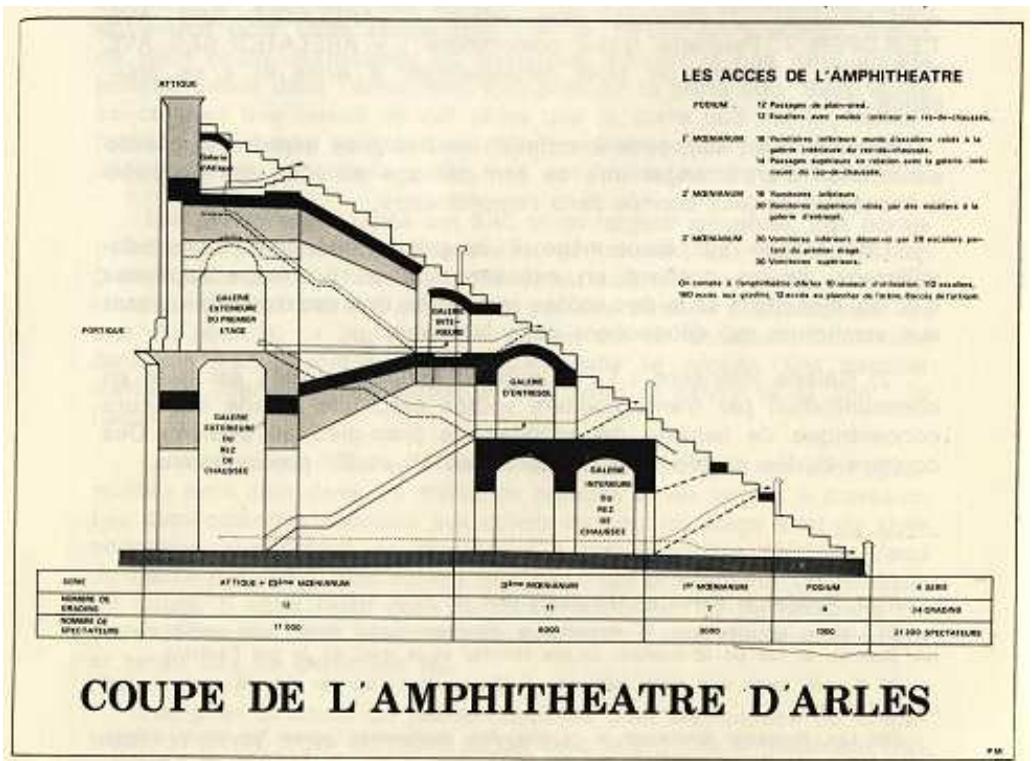
1) Galerie extérieure : Le plafond de la galerie du premier étage est renforcé en face de chaque arcade par quatre arc doubleaux dont les retombées sont soutenues par des linteaux d'une seule pièce prenant appui sur des consoles.

2) Galerie intérieure : C'est dans la galerie intérieure du premier étage que se trouvait le plus grand nombre de magasins. De là, on accédait aux 3^e et 4^e **precinctiones** et à la galerie d'attique.

D) La galerie d'attique.

Cette galerie permettait d'accéder à la partie haute du monument, elle prenait le jour sur la **cavea** par des ouvertures pratiquées dans les gradins du 3^e **moenianum** (**LUMINA**).

P. MARION (à suivre)



BIBLIOGRAPHIE

F. BENOIT. — Le développement de la colonie d'Arles et la centuriation de la Crau.

J.-M. ROUQUETTE. — L'Amphithéâtre d'Arles (dépliant).

A. GRENIER. — Manuel d'archéologie gallo-romaine, T. III. Architecture, 1958.

J. FORMIGÉ. — Revue archéologique, janvier-mars 1965, octobre-décembre 1964, juillet-septembre 1964.

L.-A. CONSTANS. — Arles antique.

HERON DE VILLEFOSSE. — Remarques épigraphiques.

J. FORMIGÉ. — Les monuments romains de la Provence.

ESTRANGIN. — L'Amphithéâtre romain d'Arles.

Les noms des rues d'Arles au bon vieux temps

Évolution des noms à travers les âges
(d'après des plans anciens de 1871 et de 1743)

1976	1871	1743
Génive (rue) -- rue Trianon Bd. Clemenceau	Pêcheurs (rue des)	?
Georges Blanc (rue)	Bouillon (rue du)	?
Girard le Bleu (rue)	Girard le Bleu (rue)	Payet (rue)
Gounod (place)	N'existe pas	
Gounod (rue)	Saint Cylle (rue)	?
Grand Couvent rue du	Grand Couvent (rue du)	Saint Césaire (rue)
Grand Jas (rue du)	Grand Jas (rue du)	?
Grand Prieuré (rue du): -- rue de Grille - rue D. Maisto	Grand Prieuré (rue du)	?
rue D. Maisto - quai Max Dormoy	Saint Jean (rue)	Saint Jean (rue)
Grau (rue du)	Grau (rue du)	?
Grille (rue de)	Grille (rue de)	Estoublon (rue d')
Honoré Clair (place)	Jouvène (planet)	Jouvène (planet)
Hoste (rue de l')	Hoste (rue de l')	Pas de nom
Hôtel de Ville (rue de l')	Gantiers (rue des)	Gantiers (rue des)
Forum (rue du)	Forum (rue du)	Bourse (rue de la)
Jacques Bellon (rue)	Saint Marc (rue)	?
Jean Granaud (rue) : — place Antonelle - rue Molière	Trois Mulets(rue des)	Trois Mulets (rue des)
— rue Molière - bou- levard Clemenceau	Théâtre (rue du)	?
J.-J. Rousseau (rue)	Jean de Loly (rue de)	Jean de Loly (carriero)
Jean Jaurès (rue)	Wauxhall (rue du)	?
Joseph Patrat (place)	Chartreuse (rue de)	?
Jouvène (rue)	Jouvène (rue)	Bois (rue du)
Jules Ferry (rue)	Glacières (rue des)	?
La Fontaine (rue)	Pous Saladou (rue du)	Pous Saladou (carriero dou)
Lagoy (rue)	Lagoy (rue)	Vinsargues (rue)
Laurent Bonnement (rue)	Saint-Laurent (rue)	Saint Laurent (rue)
Léon Blum (rue)	Métras (rue)	?

(à suivre)

Les grandes pages de l'histoire d'Arles en Provence

TITRE - II -

Datation	ÉVÈNEMENTS EN ARLES ET DANS LE MIDI MÉDITERRANÉEN ET LANGUEDOCIEN
Neuvième siècle (suite)	Chapitre III. — Le temps des Barbares, le temps des malheurs (suite)
843	Au Traité de Verdun, la Provence et ARLES sont encore rattachées avec la Bourgogne, la Flandre et la Lorraine à l'Empire Carolingien.
	<p>Notre pays connaît alors une certaine unité. Les comtés qui composent la Provence sont placés sous l'autorité d'un duc. Le premier est WARIN, le vainqueur de Fontanet.</p>
845	Le second duc de Provence FULCRAD entre en rébellion contre l'empereur. Les Provençaux demandent une certaine autonomie leur permettant d'assurer la sécurité de leurs côtes et des ports menacés par les Sarrasins.

— 843. - Août : Traité de Verdun.

LOTHAIRE I conserve son titre d'Empereur. Son empire a deux capitales, Aix-la-Chapelle et Rome. C'est une longue bande de territoire de l'Italie à la Frise, entre le Rhône, la Saône, la Meuse et l'Escaut à l'ouest, les Alpes et le Rhin à l'est. **LOUIS le Germanique** reçoit la partie orientale du Royaume franc (la Germanie et, sur la rive gauche du Rhin, les diocèses de Mayence, Worms et Spire).

CHARLES II obtient la partie occidentale du royaume et la partie septentrionale de la Bourgondie.

Les Normands pillent Nantes.

L'apparition des Normands sur les côtes et leurs raids à l'intérieur du pays sèment la panique parmi les populations. En vain les Carolingiens essaient de résister (ouvrages de bois barrant les fleuves notamment). Seuls la fuite, le paiement de rançons et de tributs permettent de limiter les dégâts. On assiste également à un mouvement général de restauration des enceintes urbaines, ce qui assure une protection efficace contre les pillages.

— 845. - Les Normands pillent l'église Saint-Germain-des-Prés à Paris.

CHARLEMAGNE, LOUIS le PIEUX et CHARLES le CHAUVE sont des bibliophiles éclairés. Ils commandent une grande partie des miniatures exécutées à leur époque et utilisent des livres pour leur propre culture.

C'est à cette époque que l'on fait remonter le navire-tombeau de la reine norvégienne ASA, découvert à OSEBERG en 1906

ÉVÈNEMENTS EN ARLES ET DANS LE MIDI MÉDITERRANÉEN ET LANGUEDOCIEN

Datation

LOTHAIRE vient en Provence pour régler cette affaire. Les rebelles sont amnistiés.

Mort de l'Archevêque NOTHON auquel succède ROTLAND qui préside le Concile de Valence dont le but est de combattre l'hérésie prônant la prédestination (cette époque est riche en controverses théologiques qui soulèvent des querelles notamment sur la prédestination).

L'archevêque ROTLAND restaure l'abbaye Saint-Césaire pillée par les Sarrasins deux ans plus tôt.

848

Coup de mains sur Marseille de pirates grecs qui pillent la ville.

850

Attaque des Sarrasins sur Arles et sa région. Le siège de la ville échoue grâce à la défense organisée par le Comte de Vienne. En outre les felouques arabes sont repoussées vers l'embouchure du Rhône par un violent mistral. Les Sarrasins sont battus par l'armée de GIRARD de Vienne, gouverneur du Nord de la Provence.

855

À la mort de LOTHAIRE, son troisième fils CHARLES se nomme roi d'Arles et de Provence ; mais les véritables maîtres de la Provence sont : pour le nord, le duc GIRARD de Vienne que LOTHAIRE avait désigné comme tuteur de CHARLES, et pour le sud, le duc FULCRAD.

<p style="text-align: center;">ÉVÈNEMENTS EN FRANCE ET EN EUROPE et événements très importants extérieurs à l'Europe</p>	<p style="text-align: center;">Monuments Arts et Littérature</p>
<p>846 Les Sarrasins effectuent un raid sur Rome.</p> <p>848 CHARLES est couronné roi de France et d'Aquitaine à Orléans.</p> <p>849 Traité entre les Francs et les Byzantins (pactum Lotarii) qui scelle l'unité politique du duché de Venise.</p> <p>850 Des Vikings pillent Londres.</p> <p>850-857 Les Normands parcourent et pillent les côtes européennes des Flandres à la Garonne.</p> <p>852 Les Normands pillent Beauvais.</p>	<p>actuellement au musée d'OSLO. Il s'agit de la plus importante trouvaille archéologique de l'époque des Vikings (ce navire de 22 m comprend une salle funéraire en bois contenant un char, des traîneaux, des vêtements et du mobilier).</p> <p>850 Exécution des célèbres fresques de la crypte de la cathédrale Saint-Germain d'Auxerre (où se trouvent de magnifiques colonnes de marbre provenant d'un monument romain d'Arles).</p>
<p>855 Mort de LOTHAIRE I Ses états sont partagés entre ses fils.</p> <ul style="list-style-type: none"> — LOUIS II, l'aîné reçoit l'Italie et la couronne impériale. — LOTHAIRE II, la Lorraine, la Bourgogne et les états du Nord. — CHARLES règne sur la Bourgondie au sud de Lyon, la Provence, le duché de Lyon, la province de Vienne et Maurienne plus Viviers et Uzès. 	<p>JEAN SCOT, Irlandais grammairien, philosophe et théologien, à l'abbaye de St-Denis, traduit les écrits grecs de DENIS l'ARÉOPAGYTE parus vers 500 en Syrie. Il est ensuite appelé à Aix-la-Chapelle par CHARLES LE CHAUVE.</p>
<p>856 Les Normands pillent Paris, Évreux et Chartres.</p> <p style="text-align: right;">M. BAILLY. (à suivre)</p>	

Chateaubriand et la Provence

Voilà un sujet quelque peu insolite à première vue. L'auteur d'*Atala* a parcouru l'Amérique, vécu en Italie, traversé la Grèce et visité les Lieux Saints. Mais la Provence...

Eh bien, non seulement la Provence n'est pas absente de son œuvre (en particulier dans les *Mémoires d'outre-tombe* et dans la *Correspondance*) mais Chateaubriand vint trois fois dans le Midi et ces trois séjours, si courts qu'ils aient été, méritent que l'on s'y arrête brièvement.

En 1802, il s'agit d'un voyage d'affaires. Le *Génie du Christianisme* venait de paraître. Averti qu'une contrefaçon de son œuvre se vendait à Avignon, l'auteur décide de partir sur-le-champ pour saisir l'édition, muni d'une recommandation de Lucien Bonaparte au préfet de Vaucluse. Un voyage d'agrément n'était pas exclu. Il allait « voir le soleil de Provence, ce ciel qui devait me donner un avant-goût de l'Italie et de la Grèce »¹.

Il descend le Rhône de Lyon à Avignon et arrive dans la cité des Papes la veille de la Toussaint. Il va y rester une semaine. Ayant réglé rapidement, grâce à une transaction, l'affaire du *Génie du Christianisme*, il se promène dans la ville et fait une excursion à la fontaine de Vaucluse. Une semaine plus tard il est à Marseille où il monte à Notre-Dame de la Garde. Il ne s'attarde pas et repart pour la Bretagne.

En 1838, c'est un voyage de santé, ses médecins lui ayant conseillé l'air du Midi. C'est aussi un voyage de prestige et d'études. Chateaubriand a soixante-dix ans. Il est devenu le patriarche des lettres françaises. Il vient de Toulouse, s'arrête à Nîmes où il rend visite au poète boulanger Reboul. Il arrive à Arles le 24 juillet dans la soirée et visite le lendemain nos monuments, conduit par notre compatriote Honoré Clair. Un long article paraîtra quatre jours plus tard dans le journal d'Aix, **Le Mémorial d'Aix**, sous le titre « Monsieur de Chateaubriand à Arles ». Mais c'est un article qui ne nous apprend pas grand-chose. En termes ampoulés et dithyrambiques, l'auteur, anonyme, relate la rencontre d'un prince des lettres et d'une ville déchue. Citons quelques lignes seulement : « Il y avait du mouvement naguère dans la ville d'Arles. Pauvre ville délaissée ! elle est comme ces vieilles femmes, jadis, aujourd'hui fanées et décrépites, qui sont heureuses dans leur isolement, lorsque par hasard un hommage égaré vient à se reposer sur elles. Arles aussi était belle autrefois, quand elle recevait dans ses murs son empereur chéri, Constantin.

(1) **Mémoires d'outre-tombe**, livre deuxième, chapitre 2.

Aujourd'hui elle n'a plus que des souvenirs et quelques débris pour attester son antique splendeur. Aussi, voyez comme elle se relève, fière encore de ses habits tout déchirés, voyez comme elle les rajuste avec coquetterie, lorsqu'un voyageur lui demande son nom et son origine... Un homme a visité les ruines d'Arles. Peut-être a-t-il versé quelques larmes sur le tombeau de tant de grandeurs... Il devait être touchant le spectacle de cet homme qui s'en va, face à face de cette ville qui s'en va aussi ! Elle lui aura parlé de son passé si resplendissant et si beau, de sa vie actuelle si languissante et si triste, et de son avenir si noir et si désespérant ! »

Il ne restera qu'un jour à Arles. Le 25 au soir il était à Marseille. Il erra dans les rues « droites, longues, larges ». Il monta de nouveau à Notre-Dame de la Garde où soufflait le mistral. L'intérieur de l'église avec ses ex-voto représentant des naufrages évoqua pour lui sa Bretagne natale. De là il partit en pèlerinage à Golfe-Juan et regagna Paris par Sisteron et Lyon.

Ce voyage d'un peu moins de trente jours avait été une tournée triomphale. À Marseille trois cents personnes assiégèrent son hôtel, rue Paradis.

Dès son arrivée à Paris, il écrit aux journaux pour les remercier, à **La Gazette du Midi** d'abord, puis au **Mémorial d'Aix**. C'est dans la lettre à M. Aubin, directeur du **Mémorial d'Aix**, que se trouve un passage fort connu sur Arles. Voici la lettre en entier :

« Je reçois à Paris le 17 août **Le Mémorial d'Aix** du 28 juillet ; je ne saurais trop m'empresser de remercier les personnes qui m'ont reçu avec tant de bienveillance. Je me sens pourtant embarrassé, Monsieur, lorsque votre politesse veut bien me comparer aux immortalités dont vous êtes entourés. Je n'ai point rencontré dans mes courses de site qui m'ait plus tenté pour mourir que le site d'Arles. J'ai toujours devant les yeux ces ruines, ce ciel, cette belle population de femmes grecques et romaines, ce Delta et le Rhône près de finir.

Je cherche à me consoler d'avoir quitté si vite ce pays admirable en songeant que le temps me quittera bientôt. »

La lettre fut publiée dans **Le Mémorial d'Aix** du 25 août 1838.

Il évoque la Camargue dans une lettre du 6 août 1838 à Léonce de Lavergne : « Je n'ai pu voir ni Saint-Rémy ni Saint-Gilles. J'ai vu Aigues-Mortes, merveille du XIII^e siècle, laissée tout entière sur vos rivages. J'ai aperçu la Camargue, qui seule mériterait un voyage exprès, et où l'on retrouverait des villes oubliées ». Il parle de nouveau d'Arles et de la Camargue dans une lettre du 18 juin 1839 au maire d'Aigues-Mortes, M. Vigne-Malbois : « Ne serait-il pas possible d'ouvrir un chemin entre Aigues-Mortes et Arles à travers la Camargue ? »

Nous avons parlé tout à l'heure de voyage d'études. Il semble que Chateaubriand ait bien eu l'intention d'écrire quelque chose sur le débarquement de Napoléon à Golfe-Juan et la route triomphale que suivit l'Empereur à travers les Alpes et qui porte aujourd'hui son nom². Il est fort vraisemblable que l'âge et la rédaction des Mémoires aient empêché cet ouvrage de voir le jour.

Le voyage de 1847 : sept ans après, Chateaubriand traversa une dernière fois Marseille. Malgré son grand âge – il avait 77 ans – il avait quitté Paris le 26 mai pour Venise où il arriva le 7 juin. Après quelques jours passés dans la cité des Doges, il s'embarqua à Livourne à destination de Marseille en pleine transformation. « Quelle ville ! et quel agrandissement ! On se croirait à Constantinople », écrit-il à sa femme. Il était de retour à Paris fin juin.

Si nous relisons les pages où il parle de la Provence, nous nous apercevons en fin de compte qu'elle a très peu marqué l'écrivain. Il n'est guère sensible au paysage. Les choses et les gens ne semblent guère l'intéresser. La Provence, pour lui, c'est surtout la Méditerranée, symbole des civilisations passées, les Papes d'Avignon et, bien sûr, Napoléon.

La Provence, quant à elle, accueillit Chateaubriand avec chaleur, l'homme politique bien sûr, le légitimiste, mais aussi l'écrivain. Il n'est que de parcourir les journaux et gazettes du Midi pour découvrir le grand nombre d'articles, d'essais, de poèmes, qu'on lui consacra quand il vint chez nous.

René GARAGNON.

(2) Voir A. Brun : Chateaubriand et la Provence, Annales de la Faculté des lettres d'Aix, 1936.

COTISATIONS 1976

Les adhérents n'habitant pas Arles sont priés de bien vouloir s'acquitter de toute urgence de leur cotisation (15 F.) pour l'année en cours, l'encaisseur n'ayant pas la possibilité de se rendre au domicile de chacun d'eux.

À défaut de ce règlement, et bien contre notre gré, il ne sera plus possible de leur adresser le bulletin à l'avenir.

COMITÉ DE PARRAINAGE

Président d'honneur M^e Pierre FASSIN

Parrains :

MM. André CHAMSON - Maurice DRUON - Pierre EMMANUEL

Mesdames Marie MAURON - Irène FOUASSIER - Elisabeth BARBIER

MM. Yvan AUDOUARD - Jean-Paul CLEBERT

Yvan CHRIST - Louis FERAUD - Charles GALTIER - J.M. MAGNAN

Pierre DOUTRELEAU - Maurice PEZET - Robert SABATIER

Henri-Paul EYDOUX - Madame Alice CLUCHIER

Charles ROSTAING

BUREAU

Président : M. René VENTURE

Vice-Président : M. Maurice BAILLY

Secrétaire Générale : Madame NERI

Secrétaire adjoint : M. Jean-François CHAUVET

Trésorier : M. François POTTIER

Trésorier adjoint : Mademoiselle CHALLAYE

Archiviste : M. René GARAGNON

BULLETIN : Équipe de rédaction : MM, GARAGNON, VAILHEN et BAILLY
Secrétaire : Mme NERI

Section Jeunes : Pierre MARCELIN - Hélène BERSANO

ABONNEMENT ANNUEL AU BULLETIN : 15 F.

Les Amis du Vieil Arles - 13633 ARLES — CCP 4439-15 Marseille



Dépôt légal 2^e trimestre 1976 - Imp. l'Homme de Bronze - Arles

Directeur de la publication : M. Venture